

La science du transfert

Vincent Galais

DANS **NOUVELLE REVUE DE PSYCHOSOCIOLOGIE** 2013/2 (N° 16), PAGES 73 À 85
ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 1951-9532

ISBN 9782749239262

DOI 10.3917/nrp.016.0073

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-nouvelle-revue-de-psychosociologie-2013-2-page-73.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Érès.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La science du transfert



Vincent Calais

À Liliane Gorczyca

« Exaspéré d'être toujours cru,
j'ai répandu le bruit que j'avais tué mon père
et que je l'avais mangé... et on m'a cru ! »
Baudelaire¹.

Des débats immémoriaux, infinis, indécidables ont animé la dialectique de la croyance et de la persuasion ; nous choisirons d'en aborder les enjeux par le truchement du concept (et de l'expérience) psychanalytiques auquel renvoie le terme de *transfert*.

Nous partirons d'une première définition, reçue de la psychanalyse (ou en tout cas de quelques psychanalystes²) : la croyance est le processus par lequel un sujet maintient le transfert où il se trouve pris, en tant que ce transfert exerce une fonction de résistance *et d'accès* à la vérité ; la persuasion est le processus d'assujettissement à un discours structurellement trompeur, en tant que ce processus relève du transfert.



Vincent Calais, avocat au barreau de Lille, doctorant en psychopathologie et recherches en psychanalyse, université de Paris VII-Diderot, vincentcalais@free.fr

1. Lettre à M^{me} Paul Meurice du 3 janvier 1865 (Baudelaire, 2003, cité dans Mannoni, 1969).

2. Notamment d'échanges avec Daniel Weiss, psychanalyste, membre du Cercle freudien, à l'occasion et autour de son séminaire 2012-2013 sur « la résistance du transfert ».

Partant de cette définition, nous avancerons un certain nombre de propositions, dans le cadre d'un parcours plus général qui tente d'articuler, au voisinage du champ psychanalytique, le concept de « sujet du transfert ».

Entre le *sujet politique* (culturellement défini par quatre systèmes symboliques : une langue, un système de parenté, un discours religieux ou mythique, et un ordre des pouvoirs – politique, économique, religieux, etc.), dont le discours dit des *sciences humaines* s'efforce de penser la diversité et l'unité, et le *sujet de l'inconscient*, dont la psychanalyse (qui ne ressortit pas au même champ) repère et traduit le discours à travers les formations de l'inconscient, et auquel elle vise à restituer la parole, en tant que cette parole est logiquement soumise à une exigence de vérité, le *sujet du transfert*, à l'intersection du lien social et de la dynamique pulsionnelle, est celui qui se trouve précisément aux prises avec la croyance et la persuasion³.

Notre recherche s'inscrit, aux limites de la psychanalyse et de la psychosociologie, dans une tension entre deux affirmations contradictoires : la psychanalyse, qui n'est psychanalyse que du sujet de l'inconscient (et donc du corps, de son image inconsciente, des pulsions, etc.), ne saurait être *psychanalyse de l'institution* ; une psychanalyse de l'institution est possible, pourvu qu'elle s'appuie sur l'épreuve du transfert, vécue et assumée par l'intervenant en tant qu'analysant, et agie par les membres de l'institution en tant que sujets de l'institution (dimension politique), de l'inconscient (dimension pulsionnelle) et du transfert (dimension sociale)⁴.

La seule distinction ici énoncée entre ces trois types de sujet (et donc de *sujétion*) suffit à témoigner que notre posture *n'est pas* celle du psychanalyste : puisque précisément la position de celui-ci suppose une identification du *sujet du transfert* et du *sujet de l'inconscient* – pour

3. Sur la complexité du concept de sujet et l'actualité de la recherche théorique et clinique en la matière, on peut notamment consulter J. Barus-Michel et coll. (2012, article « Sujet ») ; B. Cassin (2004 même entrée) ; A. de Libera (2007, 2008).

4. Nous n'oublions pas l'avertissement formulé par Freud en conclusion du « Malaise dans la civilisation » : « Il est dangereux non seulement pour les humains, mais aussi pour les concepts, de les arracher à la sphère dans laquelle ils ont pris naissance et se sont développés. De plus, le diagnostic des névroses de communauté se heurte à une difficulté particulière : ce qui dans la névrose individuelle nous sert de premier point d'appui, c'est le contraste par lequel le malade tranche sur son entourage supposé normal. Un tel arrière-plan manque dans une masse atteinte d'une affection similaire, il faudrait aller le chercher ailleurs. Et en ce qui concerne l'utilisation thérapeutique de nos connaissances, de quel secours serait l'analyse la plus pertinente de la névrose sociale, puisque personne ne possède l'autorité pour imposer la thérapie à la masse ? » Freud (2006 p. 332). Les progrès accomplis par l'humanité depuis la rédaction de ce texte en 1930 en fait de délire collectif et de perversion socialisée nous incitent à relativiser cet avertissement, mais non à le négliger.

reprendre une formule connue de Jacques Lacan : « Le transfert est la mise en acte de la réalité sexuelle de l'inconscient. »

Aussi faut-il que nous en fassions d'emblée l'aveu : le concept de *transfert* dont nous essayons de forger la définition n'est pas identique, dans sa compréhension comme dans son extension, à celui qu'emploient les psychanalystes dans l'exercice de l'art et de la pensée qui leur sont propres ; le lecteur jugera impartialement de l'intérêt de cette *greffe*, de ce *surgeon* du discours psychanalytique, aux fruits qu'il produira, pourvu qu'il reconnaisse et accepte que nous soyons, à l'endroit de ce discours, dans la position non seulement du traître, mais encore du débiteur... L'œuvre de quelques pionniers pour faire *essai de psychanalyse du lien social*⁵ demeure de ce point de vue à l'horizon de notre cheminement.

LE TRANSFERT, UN FAIT SOCIOSUBJECTIF

1. « Laissez-moi donc en premier lieu rappeler que la psychothérapie n'est pas un procédé curatif moderne. Au contraire elle est la plus ancienne thérapie dont se soit servie la médecine. En vous reportant à l'œuvre si instructive de Lowenfeld (*Traité de psychothérapie générale*), vous pouvez voir quelles furent les méthodes de la médecine primitive et de la médecine antique. Vous ne manquerez pas de les ranger pour la plus grande part dans la psychothérapie ; on mettait les malades, afin de les guérir, en cet état d'"attente croyante" qui nous rend aujourd'hui encore les mêmes services. »

C'est en ces termes que Freud évoque, dans le cadre d'une conférence faite à des médecins viennois en 1904, la disposition psychique du sujet envers le guérisseur, le thaumaturge, le médecin (Freud, 2006, p. 48).

Cette « attente croyante », cette « foi expectante », comme on a pu aussi traduire l'expression allemande de *gläubigen Erwartung*⁶, n'est pas propre au seul registre thérapeutique : cette disposition subjective se constate aussi bien dans l'éducation, le champ politique, la pratique religieuse, ou l'activité professionnelle.

Dans le champ éducatif, *l'attente croyante* ouvre l'enfant, l'élève, l'étudiant, à la parole du parent, du professeur, du maître, et c'est dans cette ouverture que peut s'accomplir le travail de *formation* (de soi) que l'acte pédagogique suppose et accomplit en même temps.

En politique, l'avant et l'après d'une élection présidentielle, pour recourir à l'exemple familial des démocraties représentatives, procède de cette même *attente croyante*, génératrice de l'état de grâce (pour *l'après élection*) et du processus même de *l'élection* : on sait, par le contre-

5. Sous-titre de l'ouvrage d'Eugène Enriquez, *De la horde à l'État*, Paris, Gallimard, 1983.

6. Société psychanalytique de Tours, journées 2006.

exemple indélébile des régimes communistes, ce qu'est une élection d'où l'*attente croyante* est absente.

En matière religieuse, et spécialement dans le discours catholique, l'*attente croyante* s'est singulièrement affirmée – à l'état en quelque sorte chimiquement pur – dans l'espérance eschatologique du salut : le fidèle espère être sauvé, libéré du péché, et cette espérance s'étaye sur une foi qui en retour la justifie.

Dans le registre professionnel enfin, l'*attente croyante* se présente dans le sens symbolique du travail, du moins lorsque le travailleur a pu en faire le choix, mais aussi tout simplement dans l'espérance d'un juste salaire et d'une reconnaissance pour le bon travail accompli.

Du point de vue du psychanalyste, l'*attente croyante* est le signe du transfert, c'est-à-dire du processus par lequel une personne en installe une autre – le psychanalyste, mais aussi le professeur, ou le confesseur, etc. – à une place d'élection, d'où celle-ci fera *autorité* (Saielli et Calais, 2012).

Dès lors, une dynamique se met en mouvement, qui, dans le champ propre où elle s'inscrit – éducatif, politique, etc. – est une dynamique d'*assujettissement* : sur le fondement de cette *attente croyante*, un sujet – le *sujet du transfert*, selon la formule que nous avançons à l'instant (Calais, 2011) – s'institue.

Cette *institution du sujet* vaut pour le meilleur et pour le pire : elle peut ouvrir l'enfant ou l'élève à des effets de formation, comme elle peut le laisser béant à des manœuvres de séduction perverse ; elle dispose le citoyen à l'exercice de la participation politique, mais elle est aussi de nature à le rendre perméable à des effets d'asservissement qui font le lit des dictatures ; elle entraîne le croyant dans une dynamique féconde d'œuvres généreuses, tout comme elle justifie les actes meurtriers des fanatiques ; elle invite le travailleur à s'impliquer dans une action collective utile, comme elle peut l'inciter à consentir à l'esclavage.

Pour le dire autrement : entre croyance et persuasion, entre foi et séduction, entre espérance et perversion, *les transferts* – nous préférons en conjuguer le concept au pluriel – développent leurs effets, selon le principe d'une ambivalence indépassable.

2. Nous voudrions, dans le cadre de cette contribution, déplacer quelque peu la visée psychanalytique du transfert, en partant des prémisses suivantes.

Le transfert n'est pas un phénomène propre au champ psychanalytique : il se manifeste d'une manière générale dans les relations sociales, à telle enseigne que l'on peut postuler, à titre de règle de méthode, que toute relation sociale mobilise le transfert, s'inscrit dans une logique qui est celle du transfert.

Or, le repérage du transfert antécède et prépare la psychanalyse : dans d'autres champs – politique, religieux, pédagogique –, le transfert

a été discerné et reconnu, certes non pas comme « processus par lequel les désirs inconscients s'actualisent sur certains objets dans le cadre d'un certain type de relations établies avec eux et éminemment dans le cadre de la relation analytique » (Laplanche et Pontalis, 1981), ni comme « lien s'instaurant de façon automatique et actuelle du patient à l'analyste, réactualisant les signifiants qui ont supporté ses demandes d'amour dans l'enfance, et témoignant de ce que l'organisation subjective du sujet est commandée par un objet, appelé par Jacques Lacan objet a » (Chemama et Vandermersch, 2009), mais selon ses contours et sa logique subjective singulière.

La tradition dite judéo-chrétienne (et donc aussi gréco-latine) – dont la psychanalyse procède, fût-ce à se vouloir en rupture envers elle – a élaboré, *en creux*, une *pensée du transfert*, à partir d'une *science du transfert* dont nous pointerons ici quelques aspects ; en d'autres termes, il existe, au moins dans cette tradition, des *représentations du transfert*, un *savoir du transfert*, articulé dans le discours religieux ou artistique, philosophique ou mythique, savoir qui a pris en considération la dimension de la croyance comme inhérente à ce mouvement de construction du lien social qu'est le transfert.

3. La « science du transfert » ne se confond pas avec la psychanalyse, laquelle ne s'y réduit pas ; elle ne se réduit pas non plus à un savoir abstrait, susceptible d'une élaboration dans un corpus d'énoncés plus ou moins systématisés : la *science du transfert* correspond au fait, pour un sujet, de « savoir faire avec » le transfert, qu'il s'agisse du transfert dont il est le support, ou du transfert qui le supporte, lui, en tant que « sujet du transfert ».

Ce savoir n'est pas le savoir inconscient inhérent à la chaîne signifiante dont parle Jacques Lacan ; il n'est pas plus (sauf en psychanalyse) du registre d'une élaboration consciente et réfléchie ; il s'inscrit plutôt, pour reprendre la topique freudienne, au niveau du préconscient, en tant que le système préconscient se forme *aussi* selon les singularités des quatre systèmes symboliques que nous évoquions précédemment, et qui constituent les formes concrètes du langage : la langue ; les systèmes de parenté ; les mythes et le discours religieux ; l'ordre des pouvoirs.

Le sujet – sa position et sa forme, ses limites et ses ressources, ses actes et ses discours – relève de ces quatre types de processus socio-culturels, qui le définissent comme *sujet politique* (roi ou esclave ; citoyen de la République ou serf de quelque seigneurie...) ; *sujet de l'inconscient* (déterminé par les logiques pulsionnelles et les configurations énergétiques constituées dans l'enfance) ; et *sujet du transfert* (défini par les transferts dont il est agi et agent).

De ces transferts dont il est tantôt *sujet* tantôt *support*, le sujet peut avoir une connaissance, une *science*, plus ou moins claire, plus ou moins

réfléchie, plus ou moins exacte, mais en tout cas immédiatement assurée d'elle-même.

En reprenant le concept lacanien du *sujet supposé savoir*, je dirais que le professeur perçoit, de façon plus ou moins élaborée, le mécanisme de mise en place (par l'institution et par l'élève) du « sujet supposé savoir » ; qu'il intuitionne sa propre position comme « sujet supposé savoir », avec plus ou moins de clarté et de distanciation ; et qu'il joue de cette position et de ce mécanisme à des fins pédagogiques, de transmission de savoir, formation à des méthodes ou à des idéaux, etc.

En d'autres termes, le professeur part de la *croyance* (telle qu'elle est instituée socialement, par exemple dans le système scolaire, et telle qu'elle existe – ou pas – en la personne de l'élève), en tant que cette croyance le fait dépositaire d'un certain savoir, pour accomplir son acte pédagogique, en une logique de *persuasion* (et parfois de *perversion*) d'autant plus efficace qu'elle n'est pas perçue comme telle.

La « science du transfert » correspond à la perception, par le sujet, du mécanisme du, (*des*) transfert(s) qui le conditionne(nt) et déterminent ces modes relationnels ; à l'intuition de la position qui est la sienne dans ce mécanisme ; à la capacité d'utiliser ce mécanisme, à partir de la position qu'il y tient, en vue des fins qui lui sont propres. Et c'est par rapport à cette *science irréfléchie*, à ce *savoir insu* de lui-même, que se développent le travail de la cure psychanalytique, mais également le repérage du sujet dans les jeux de la croyance et de la persuasion inhérents à la vie sociale.

Il y a ainsi un *savoir-faire avec* le transfert, un usage *averti* (comme il y a un usage *pervers*) du transfert, dont la philosophie politique ou la littérature témoignent, et qui trouve dans l'acte psychanalytique (en tant qu'il est foncièrement rationaliste, et comme tel nécessairement postérieur au sujet supposé des Lumières) son champ de plein exercice.

LA REPRÉSENTATION DU TRANSFERT

1. Roland Barthes écrivait : « Le cœur, c'est ce que je crois donner. Chaque fois que ce don m'est renvoyé, c'est alors peu de dire, comme Werther, que le cœur est ce qui reste de moi, une fois ôté tout l'esprit qu'on me prête et dont je ne veux pas : le cœur, c'est ce qui me reste, et ce cœur qui me reste sur le cœur, c'est le cœur gros : gros du reflux qui l'a rempli de lui-même (seuls l'amoureux et l'enfant ont le cœur gros) » (Barthes, 1977, p. 64).

La conjonction de la croyance et de l'espérance dans le don est relevée par Julia Kristeva qui, faisant le même détour par l'étymologie, relève pour sa part : « Credo – du sanskrit : *kred-dh/srad-dhà* – veut dire "donner son cœur, sa force vitale, en attendant une récompense", et désigne un "acte de confiance impliquant restitution", l'acte de "confier une chose avec la certitude de la récupérer", religieusement (croire) et

économiquement (crédit). Émile Benveniste, dans son *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, insiste sur la correspondance entre la croyance et la créance : l'homme védique dépose son désir, sa force magique (plus que son cœur) dans les dieux ; il leur fait confiance et escompte un retour [...] Paradoxalement, nécessairement, c'est un juif athée, Sigmund Freud, qui, en sondant les abîmes de l'inconscient, a fait du "besoin de croire" un objet de connaissance [...] L'expérience analytique elle-même n'est pas étrangère à la "croyance" au sens large de ce terme : le transfert/contre-transfert n'installe-t-il pas, au cœur de la cure analytique, la conviction à la fois affective et logique du bien-fondé de l'interprétation ? S'y ajoute le fait que l'analyste commence par "croire" à la réalité psychique de ses analysants : peu importe si l'analysant lui-même me confie des fantasmes ineptes, je commence par croire à ces croyances, à ces apparentes absurdités, avant que nous puissions les dissoudre infiniment, ou du moins les élucider indéfiniment » (Kristeva, 2007, p. 27).

Il suffit d'ajouter à cette « attente croyante », (c'est-à-dire à la croyance et à l'espérance), un troisième élément pour reconnaître ce que la tradition catholique pense depuis l'apôtre Paul comme *vertus théologiques*, à partir notamment de la première Épître aux Corinthiens.

Le fameux éloge de l'*agapè*, habituellement traduit par *charité*, se conclut par l'énonciation de la foi, l'espérance et la charité comme fondements de l'Église en devenir. Paul désigne là les éléments constitutifs du transfert, dont ce faisant il se démontre posséder une certaine *science*, en même temps qu'il se pose en fondateur d'un nouveau lien social.

En d'autres termes, dans le champ culturel de son temps et à partir de l'expérience qui lui est propre – celle d'un juif hellénisé littéralement renversé par sa rencontre avec le Christ mort et ressuscité –, Paul pense le transfert dont il est à la fois *support* (par *rapport – de – transfert* aux premières communautés judéo-chrétiennes) et *sujet* (par *rapport – de – transfert* à Jésus, qu'il n'a historiquement pas connu) ; il le fait en des termes qui tout à la fois remanient l'héritage platonicien et préparent la transformation augustinienne de cette « science du transfert » qui est, indissociablement, repérage d'une position de sujet (la « connaissance de soi ») et reconnaissance de ce qui agit pour constituer un lien social (la croyance/créance ; l'espérance de réciprocité ; l'amour/*agapè*).

2. La tradition hellénistique elle-même n'est pas sans comporter de tels éléments de « science du transfert » : l'enseignement de Socrate, selon le témoignage – lui-même *pris dans le transfert* – de Platon, s'est développé en permanence comme *acte de transfert* et *penser du transfert*, la forme littéraire des dialogues correspondant de ce point de vue à une exigence de fidélité à cette double dimension ; comme on parle de représentation théâtrale, les dialogues sont des *représentations de transfert* dont l'efficacité démonstrative doit autant à la mise en scène d'un système de

relations sociales et du positionnement subjectif de Socrate qu'à la structuration dialectique du raisonnement.

L'illustration la plus évidente en est donnée par *Le banquet*.

À l'occasion d'une controverse, ou plus exactement d'un concours d'éloquence, portant éloge de l'amour (dans une langue qui comporte trois termes – *érôs*, *agapè* et *philia* – pour y faire référence), Platon montre Socrate dans une posture subjective absolument spécifique, et reconnue comme telle :

– Socrate refuse de pratiquer l'art oratoire à la façon des autres compétiteurs, et annonce qu'il entend parler vrai et spontanément (Platon, 2007, 199b) ;

– Socrate refuse de céder à la séduction sexuelle de celui qu'il aime (Platon, 2007, 219d) ;

– Socrate refuse de se laisser prendre à l'éloge qui est fait de sa personne (éloge qui a la nature d'une déclaration d'amour), et dévoile le but et l'enjeu narcissique latents de cet éloge (Platon, 2007, 222) ;

On sait que Jacques Lacan a pris appui sur ce texte pour développer sa conception du transfert (volume VIII du séminaire), et avancer les prémices de son concept de l'objet a (à partir de l'évocation, par Alcibiade, des *agalmata*, ces objets précieux que le discours de Socrate lui paraît contenir, à la façon des figurines dédiées aux dieux) ; dans la séance du 1^{er} mars 1961, il ira jusqu'à faire de la position socratique une préfiguration de la posture du psychanalyste. (Lacan, 1991, p. 211). De fait, les éléments caractéristiques de la posture de Socrate relevés à l'instant (un discours de vérité au fil de la parole ; l'abstinence de l'acte sexuel ; le dévoilement du ressort inconscient de l'idéalisation amoureuse) se retrouvent, quoique tout autrement orientés et structurés, dans le champ psychanalytique.

Or, comme l'observe Lacan, « tout dans sa conduite indique que le fait que Socrate se refuse à entrer lui-même dans le jeu de l'amour est étroitement lié à ceci, qui est posé à l'origine comme le terme de départ, c'est que lui sait. Il sait ce dont il s'agit dans les choses de l'amour, c'est même, dit-il, la seule chose qu'il sache. Et nous dirons que c'est parce que Socrate sait, qu'il n'aime pas » (Lacan, 1991, p. 183-184).

Ce savoir socratique, c'est précisément ce que nous désignons ici comme « science du transfert », aptitude du sujet Socrate à s'affranchir de la dialectique de la croyance et de la persuasion dans une maïeutique qui vise la vérité comme telle.

3. Cette *science du transfert* s'est très largement institutionnalisée en Occident en un discours qui, de Platon à Hegel, s'est présenté comme Philo-Sophia, au prix d'un basculement qui a fait passer un certain *savoir et savoir-faire de l'amour* à *l'amour du savoir et du savoir-faire*.

C'est par référence à cette *science du transfert* que la psychanalyse, non seulement dans son discours théorique mais en tant que position

subjective informée du transfert, s'est implicitement et même explicitement instaurée depuis Freud : défendant son concept de *libido*, celui-ci écrivait : « Avec cette conception élargie de l'amour, la psychanalyse n'a rien créé d'original. L'Érôs du philosophe Platon montre, quant à sa provenance, son activité et sa relation à l'amour entre les sexes, un recouvrement parfait avec la force d'amour, la libido de la psychanalyse [...], et lorsque l'apôtre Paul dans la célèbre épître aux Corinthiens glorifie l'amour par-dessus toutes choses, il l'a certainement compris dans le même sens élargi » (Freud, 1991, p. 29).

Ce dont nous avançons ici l'hypothèse, ce n'est pas que la psychanalyse serait une continuation de la philosophie (car ce sont des discours radicalement hétérogènes l'un à l'autre), ni que la psychanalyse constituerait le point d'aboutissement ultime d'une « science du transfert » qui se serait progressivement constituée dans le champ de la culture occidentale, à la façon dont la physique d'Einstein accomplit et dépasse la pensée mathématique hellénistique (car depuis Michel Foucault (Veyne, 1979), nous ne pouvons plus penser l'histoire sur le mode romanesque du récit historiographique continu et progressif), mais qu'avec la psychanalyse en tant qu'événement dans la rationalité et dans la sociabilité surgit une « science du transfert » tout autrement constituée qu'elle ne l'était dans d'autres configurations culturelles et discursives.

Cette science du transfert n'est pas dissociable de la manière dont, dans une société donnée, la croyance, le désir et l'amour sont agencés dans les représentations imaginaires et symboliques inhérentes à ladite société (et d'abord à sa langue, à son système de parenté, à ses mythes ou à son discours religieux), sans que l'on puisse, de quelque position en surplomb de l'histoire humaine, élire tel système de composition sociale de ces représentations comme le plus juste, le plus vrai, etc.

En d'autres termes, si la psychanalyse peut prétendre à une certaine sorte d'universalité, dans sa théorie comme dans sa technique, ce ne peut être qu'au prix d'abandonner l'idéal scientifique de Freud (fondé sur le type d'universalité dont procèdent les sciences exactes), et de consentir à reconnaître l'épaisseur du culturel, et à se reconnaître comme formation culturelle particulière à l'Occident (sans méconnaître que la question de l'universel est constitutive de cet Occident même).

Au pas suivant de cette première hypothèse, nous sommes conduits à évoquer *l'usage du transfert* : il y a un *savoir-faire avec* le transfert, culturellement tributaire de ce *savoir du transfert*, et dont l'usage est déterminant dans la vie sociale.

L'USAGE DU TRANSFERT

1. Il est aujourd'hui bien connu que la cure psychanalytique mobilise des croyances et des affects, des fantasmes et des pulsions, des défenses et des désirs, et qu'elle installe l'analysant dans une *dynamique de*

transfert qui constitue à la fois l'obstacle et le ressort authentique de sa psychanalyse.

Il n'est pas moins connu et reconnu, depuis que Freud a commencé d'enseigner la technique psychanalytique, que le psychanalyste doit *savoir faire avec* ce transfert, ce qui pour Freud impliquait neutralité bienveillante, suspension du jugement moral, abstinence sexuelle et impassibilité affective, mais aussi et surtout rencontre et dépassement de cette dynamique du transfert dans la posture subjective de l'analyste, au travers d'une cure dite *didactique*.

Nous proposons ici de considérer que ce savoir-faire spécifique au psychanalyste se détache sur un ensemble de *techniques transférentielles*, culturellement définies et/ou subjectivement organisées, qui vont de l'éducation à l'exercice du pouvoir, de la thérapie aux rites religieux, de la magie à la propagande, etc.

Dans le champ politique, par exemple, où le moins qu'on puisse dire est que *du transfert* y opère à ciel ouvert, nous avançons l'idée qu'au sein des sociétés politiques traditionnelles (préindustrielles), l'exercice du pouvoir comporte l'usage de techniques de transfert qui, pour n'avoir ni la même nature ni le même but que celle du psychanalyste, n'ont rien à envier à celle-ci dans le registre de l'efficacité.

Lorsque Machiavel⁷, anticipant la *massenpsychologie* freudienne, isole la fonction des idéaux dans la constitution du champ politique, il dévoile du même geste la mécanique concrète de l'idéalisation transférentielle : *Il Principe* est un manuel d'apprentissage du maniement du transfert en politique, en vue de former les gouvernants à ce « savoir faire avec le transfert » dont Machiavel cherche à appréhender l'objet à travers son concept mystérieux de *virtù*.

Toujours dans l'ordre politique, mais dans la dimension perverse que la modernité lui a pleinement conférée, on citera les techniques de manipulation en usage aussi bien dans les pratiques d'interrogatoire par la torture que dans la structuration de la communication de masse selon les méthodes du marketing commercial.

On sait par exemple que les techniciens de l'espionnage américain, avec le concours de psychologues, psychiatres, médecins, etc., ont analysé les phénomènes de manipulation mentale en usage dans les pays communistes (autoaccusations ; confession publique de crimes imaginaires, etc.), afin de perfectionner scientifiquement les méthodes de torture en usage pour la « guerre froide » (Kubark, 2012).

Aujourd'hui, il est devenu banal de noter que « le marketing politique s'inspire du marketing des entreprises privées depuis longtemps, en faisant l'hypothèse que les hommes politiques peuvent être

⁷ <https://doi.org/10.1017/9781107300000.007>

7. Du moins le Machiavel que Maurice Merleau-Ponty enseignait à lire en 1949, en célébrant l'isolation du registre proprement *politique* et sa distinction d'avec la norme morale. Maurice Merleau-Ponty (1965).

appréhendés comme des marques évoluant dans un domaine concurrentiel... Indépendamment du fond du discours, le procédé d'attention retenu est d'importance pour expliquer l'efficacité d'une campagne de communication politique. Ce processus de persuasion *via* les émotions a été formalisé et unanimement reconnu dans le domaine de la communication commerciale » (Stenger, 2012).

2. C'est qu'il y a dans la perversion un *savoir-faire avec le transfert* qui explique l'étonnante efficacité avec laquelle le sujet pervers conduit ses entreprises : car il parvient, avec ou sans le consentement de sa victime, à associer celle-ci à son scénario, à lui faire interpréter le rôle qu'il lui a imparti, bref à la persuader d'entrer dans son jeu, jusqu'au point de l'obtention de la jouissance (pour lui), du trauma (pour sa victime), et de la désillusion (pour l'un et l'autre).

Dans sa manœuvre, c'est au transfert que le pervers a affaire, en tant qu'il en est le support, qu'il réussit à se l'assujettir, à en jouer selon la logique qui lui est propre, mais non sans en être lui-même le sujet.

En d'autres termes, il y a des *usages du transfert* et de ses éléments (croyance, désir et amour) dans un certain nombre de pratiques et situations sociales, qui donnent l'apparence de la maîtrise, qui procurent une jouissance partiellement partagée, et dans lesquels les perversions peuvent se déployer non seulement dans leur versant immédiatement sexuel (exhibitionnisme, voyeurisme, sadomasochisme, etc.), mais encore dans leur dimension dite morale : « Les perversions morales ne concernent pas l'activité sexuelle mais les relations avec les autres, marquées par une déviation de ces buts qui régissent habituellement tout lien... Le pervers moral souhaite devenir le maître de la relation... Il sait utiliser la persuasion ainsi que vanter les bénéfices que sa compagnie apportera à la victime potentielle » (Eiguer, 2007, p. 2).

La psychanalyse, comme *expérience de transfert*, constitue de ce point de vue une propédeutique et une prophylaxie des usages pervers du transfert : on peut en effet constater (ou parfois tout au moins espérer...) que menée jusqu'à un certain point d'élaboration subjective, elle permet au sujet de s'affranchir des effets de séduction inhérents à la vie sociale et, en se reconnaissant sujet de l'inconscient, de se dépendre un tant soit peu des mécanismes d'assujettissement constitutifs du champ politique, en tant qu'il est le champ d'action aveugle du transfert.

Le discernement de la croyance et de la persuasion dans le jeu des relations sociales s'accroît à s'étayer du repérage du transfert, et limite l'utilisation perverse de celui-ci selon une logique destructrice d'un lien social symboliquement et affectivement fécond. L'expérience de la psychanalyse, bien mieux que toute recherche abstraite ressortissant aux dites *sciences sociales*, est dans la modernité l'un des lieux d'élabo-

ration de ce transfert qui, à l'interface du champ politique et de l'ordre pulsionnel, assujettit à sa loi tout vivre-ensemble.

BIBLIOGRAPHIE

- BARTHES, R. 1977. *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Le Seuil.
- BARUS-MICHEL, J. ; ENRIQUEZ, E. ; LÉVY, A. (sous la direction de). 2012. *Vocabulaire de psychosociologie. Positions et références*, Toulouse, érès.
- BAUDELAIRE, C. 2003. *Correspondance*, Paris, Folio.
- CALAIS, V. 2011. « The King's speech : au sujet du transfert pédagogique », *La célibataire*, n° 23, p. 83-97.
- CASSIN, B. (sous la direction de). 2004. *Vocabulaire européen des philosophies*, Paris, Le Seuil/Le Robert.
- CHEMAMA, R. ; VANDERMERSCH, B. (sous la direction de). 2009. *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Larousse.
- EIGUER, A. 2007. *Nouveaux portraits du pervers moral*, Paris, Dunod.
- ENRIQUEZ, E. 1983. *De la horde à l'État*, Paris, Gallimard.
- FREUD, S. 2006. *De la psychothérapie. Œuvres complètes*, vol. VI, Paris, Puf.
- FREUD, S. 2006. *Remarques sur l'amour de transfert. Œuvres complètes*, vol. XII, Paris, Puf.
- FREUD, S. 1991, *Psychologie des masses et analyse du moi. Œuvres complètes*, vol. XVI, Paris, Puf.
- FREUD, S. 2006. *Le malaise dans la culture. Œuvres complètes*, vol. XVIII, Paris, Puf.
- KRISTEVA, J. 2007. *Cet incroyable besoin de croire*, Paris, Bayard.
- KUBARK, 2012. *Le manuel secret de manipulation mentale et de torture psychologique de la CIA*, Paris, Éditions Zones.
- LACAN, J. 1991. Le séminaire, Livre VIII, *Le transfert*, Paris, Le Seuil.
- LAPLANCHE, J. ; PONTALIS, J.-B. 1981, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Puf.
- LEFORT, R. 1994. « Discours de l'institution et Sujet du discours », dans M. Mannoni (sous la direction de), *Éducation impossible*, Paris, Le Seuil, p. 201-217.
- LIBERA, A. de. 2007-2008. *Archéologie du sujet*, t.1. *Naissance du sujet* et t.2. *La quête de l'identité*, Paris, Vrin.
- MANNONI, O. 1969. *Clefs pour l'imaginaire ou l'autre scène*, Paris, Le Seuil.
- MERLEAU-PONTY, M. 1965. *Éloge de la philosophie*, Paris, NRF, Idées.
- PLATON. 2007. *Le banquet*, Paris, Garnier Flammarion.
- SAIELLI, P. ; CALAIS, V. 2012. « Il n'est d'autorité que du transfert », *nouvelle Revue de psychosociologie*, n° 13, p. 153-168.
- STENGER, P. (sous la direction de). 2012. *Le marketing politique. Les essentiels d'Hermès*, Paris, CNRS Éditions.
- SOCIÉTÉ PSYCHANALYTIQUE DE TOURS. 2006. « La foi expectante », *Compte rendu des journées*.
- VEYNE, P. 1979. « Foucault révolutionne l'histoire », dans *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Points.

VINCENT CALAIS, LA SCIENCE DU TRANSFERT

RÉSUMÉ

Nous avons choisi dans cet article de situer la dialectique de la croyance et de la persuasion dans le cadre plus général de la question du transfert (et donc de l'amour) en tant que la question en est posée par la psychanalyse (en théorie et en pratique), mais sur le fond d'une tradition historique dans laquelle Freud s'est expressément inscrit.

Partant de la distinction entre sujet politique, sujet de l'inconscient et sujet du transfert, nous cherchons à mettre en évidence, à partir mais en dehors du champ strictement psychanalytique, la *représentation du transfert* (par exemple dans le discours de Paul ou de Socrate), et l'*usage du transfert* (dans l'ordre politique ou dans la perversion).

Nous esquissons, à travers cette reprise du concept de transfert, les contours d'une « science du transfert », foncièrement multiple, culturellement définie, historiquement discontinue, dont les avatars sont consubstantiels au processus civilisationnel de subjectivation/socialisation. C'est cette *science du transfert* qui permet au sujet de se repérer, ou au contraire de s'égarer, dans les jeux de la croyance et de la persuasion inhérents à la vie sociale.

MOTS-CLÉS

Transfert, sujet, croyance, attente croyante, perversion, persuasion, *massenpsychologie*.

VINCENT CALAIS, THE SCIENCE OF TRANSFERENCE

ABSTRACT

In this paper, I have chosen to place the dialectics of belief and persuasion within the broader framework of transference (and hence love) raised by psychoanalysis (both in theory and practice), albeit against the background of historical tradition which Freud expressly included himself in.

Based on the distinction between political subject, subject of the unconscious and subject of the transference, I have sought to highlight – based on, but from without the strictly psychoanalytical field – the *representation of transference* (as seen in the apostle Paul's discourse, or in that of Socrates) and the *use of transference* (in the political order, or in perversion).

In examining the concept of transference, I have sought to outline the contours of a "science of transference" – inherently multiple, culturally defined, historically discontinuous – the expressions of which are consubstantial to the civilizational process of subjectification/ socialisation. This *science of transference* is what allows the subject to find his bearings – or perhaps get lost – in the games of belief and persuasion inherent to social life.

KEYWORDS

Transference, subject, belief, expectant faith, perversion, persuasion, *massenpsychologie*.